L'avenir de l'humanité selon Bouvard et Pécuchet

Stéphanie Dord-Crouslé

▶ **To cite this version:**

Stéphanie Dord-Crouslé. L'avenir de l'humanité selon Bouvard et Pécuchet. Le XIXe siècle face au futur. Penser, représenter, rêver l'avenir au XIXe siècle, Claire Barel-Moisan; Aude Déruelle; José-Luis Diaz, Jan 2016, Paris, France. halshs-01271719v1

HAL Id: halshs-01271719
https://shs.hal.science/halshs-01271719v1

Submitted on 9 Feb 2016 (v1), last revised 20 Aug 2018 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Texte de la communication prononcée le 21 janvier 2016 lors du VIIe congrès de la SERD : « Le XIXe siècle face au futur. Penser, représenter, rêver l'avenir au XIXe siècle », Paris, Fondation Singer-Polignac.

http://www.singer-polignac.org/fr/missions/sciences/colloques/1279-le-xixe-siecle-face-au-futur-penser-representer-rever-l-avenir-au-xixe-siecle

Intervention filmée disponible sur le site de la Fondation : https://vimeo.com/153959285

Diaporama disponible sur HAL-SHS.

Texte revu, corrigé et annoté à paraître dans les actes du congrès sur le site de la SERD (http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/index.html).

L'avenir de l'humanité selon Bouvard et Pécuchet

Stéphanie DORD-CROUSLÉ, CNRS-IHRIM

En 1841, après une longue séparation, Flaubert annonce à son ami Ernest Chevalier qu'il le « retrouver[a] toujours le même, [s]'inquiétant peu de l'avenir de l'humanité, [mais] transcendant dans le culottage des pipes » (lettre à Ernest Chevalier, [28 mars 1841]). Si le jeune homme indique ainsi clairement l'échelle de valeurs qui est alors la sienne, il souligne également – par opposition – l'existence et la prégnance d'une véritable question d'époque, celle de l'avenir de l'humanité. Aussi n'est-il pas étonnant qu'à l'autre bout de la carrière de l'écrivain, les personnages éponymes de son dernier roman se saisissent de ce sujet précis – presque au terme de leur parcours encyclopédique. L'épisode se situe en effet à la toute fin du chapitre X de *Bouvard et Pécuchet*, dans les pages que la mort a empêché Flaubert de rédiger et qui ne nous sont donc connues que par des scénarios plus ou moins développés.

On va cependant tenter de comprendre comment l'épisode s'insère dans la logique du roman, et, l'écrivain ayant rassemblé de fort nombreux matériaux documentaires en vue de la rédaction de ce passage, on verra en quoi la construction antithétique qu'il en opère est loin de consonner strictement avec sa conception personnelle de l'avenir de l'humanité.

Le premier scénario du roman à mentionner explicitement la scène porte les mots : « deux avenirs de l'Hum[anité]. P[écuchet] le voit en noir. B[ouvard] splendide » (Plan, folio 17), tandis qu'une page intitulée « Appendice du Plan » évoque « leurs Deux prosopopées sur l'Humanité » (Plans et scénarios, folio 57). De prosopopée au sens rhétorique exact du terme, il n'y en aura jamais. En revanche, dans le scénario le plus développé (Définitif, folio 300), celui qui est utilisé par les éditeurs pour établir – autant que faire se peut – le texte de l'œuvre inachevée, Flaubert a jeté les grandes lignes d'une scène qui serait construite sur l'opposition de deux argumentaires : d'un côté, « Pécuchet [qui] voit l'avenir de l'Humanité en noir », le monde périssant « par la

cessation du calorique », de l'autre, Bouvard qui voit cet avenir « en beau », l'humanité migrant « vers les étoiles » « quand la terre sera usée ».

L'épisode se situe donc dans le droit fil de l'exposition en partie double propre à l'ensemble du roman qui oppose incessamment deux conceptions antithétiques de toutes les idées ou de tous les savoirs successivement rencontrés. Ici, le chronotype de l'accumulation (présenté dans ses deux modalités inverses) permet de donner une forme, sinon un sens, à l'histoire : il régit aussi bien le progrès infini de l'humanité (vision remplie d'espoir de Bouvard) que son inéluctable décadence (conception pessimiste de Pécuchet). De plus, à l'instar des autres épisodes, l'option soutenue par chacun des bonshommes est mise en rapport avec un aspect particulier de sa psychologie ou de son histoire : la dominante optimiste du tempérament de Bouvard est en parfaite adéquation avec sa vision florissante de l'avenir de l'humanité, tandis que le caractère renfrogné et atrabilaire de Pécuchet consonne naturellement avec une conception catastrophiste de ce futur. Au terme du chapitre V, ne voyait-il pas déjà « tout en noir, peut-être à cause de sa jaunisse » ?

La scène portant sur l'avenir de l'humanité s'intègre enfin harmonieusement dans le fil de la fiction en ce qu'elle se situe quasiment à la fin du roman – ou du moins de son premier volume – et offre donc une ouverture bienvenue et logique à la diégèse. La scène se construit aussi sur un complexe système d'échos ménagés avec la conférence tenue la veille par les deux amis. La sinistre vision de Pécuchet prend la suite de son discours « pédantesque » tandis que la conception optimiste de Bouvard prolonge son discours « familier ». En revanche, alors que le thème unique de l'avenir de l'humanité est traité ici de deux points de vue antithétiques, la conférence avait vu – au contraire – les deux bonshommes se répartir les différents aspects d'un même domaine : « l'un se charg[eant] de la morale, l'autre du gouvernement » (Brouillons, vol. 9, folio 1122). La question de l'éducation des masses dans ses rapports avec la situation contemporaine – traitée en public dans la grande salle de l'auberge – laisse ainsi la place à une réflexion sur l'avenir de l'humanité, menée à deux dans l'espace privé de la salle à manger. La déception causée par l'échec de la conférence entraîne naturellement les sombres prévisions de Pécuchet tandis que la vision pleine d'espérance de Bouvard ne fait que rendre plus brutale et imprévisible la survenue finale de la maréchaussée… Ce jeu savant d'échos et d'oppositions est l'une des solutions que Flaubert a trouvées pour « varier les tournures » et confiner ainsi au « *comble de l'Art* » (lettre à Caroline, [15-X-1874]).

Mais quels sont les arguments avancés par Bouvard et Pécuchet pour étayer leurs visions antithétiques de l'avenir de l'humanité ? L'analyse des scénarios du passage apporte des réponses à cette question dans la mesure où elle permet d'identifier de très nombreux et amples

massifs documentaires qui ont été mobilisés par l'écrivain selon différentes modalités. Certains de ces ensembles sont facilement identifiables car ils se présentent accompagnés d'une référence bibliographique explicite. C'est le cas de l'« anarchie finale du genre Humain » pronostiquée par Pécuchet, qui est suivie de la mention placée entre parenthèses : « Buchner, I. 11 », et grossie en marge de l'extrait exact visé par Flaubert dans cette page :

> 3 hypothèses. [1°] Le radicalisme panthéiste rompera [*sic*] tout lien avec le passé – & un despotisme inhumain s'en suivra. 2° si l'absolutisme théiste triomphe le libéralisme dont l'humanité s'est pénétrée depuis la réforme, succombe tout en renversé. 3° si les convulsions qui existent depuis 89 continuent, – sans fin entre deux issues, ces oscillations ~~finir~~ nous emporterons [*sic*] par leurs propres forces.

Ce passage se trouve dans le premier volume de *Science et nature*, un recueil d'articles et de dissertations que le philosophe matérialiste allemand Ludwig Büchner a fait paraître dans différents journaux entre 1856 et 1862, et qui a été traduit en français dès 1866. Ce qui a vraisemblablement intéressé Flaubert ici, c'est que les trois hypothèses avancées aboutissent toutes à un même résultat catastrophique et que, de ce fait, aucune configuration ne semble pouvoir permettre d'en réchapper. Néanmoins, une analyse précise du texte-source révèle que cette pensée est loin d'appartenir à Büchner lui-même : le philosophe ne fait que résumer la thèse d'un opuscule anonyme paru en 1856, intitulé : *Critique de l'idée de Dieu, considérée par rapport aux opinions que l'on en a actuellement dans le monde*. Il en va de même pour l'argument suivant avancé par Pécuchet : « impossibilité de la Paix (id.) » qui reprend une proposition formulée par Büchner alors qu'il cherche à comprendre le point de départ de la théorie développée dans le susdit opuscule. Bien qu'on ne possède pas les notes que Flaubert a certainement prises sur l'ouvrage de Büchner et qu'il arrive parfois à l'écrivain d'opérer de vertigineux raccourcis dans les systèmes de citations imbriquées, il est vraisemblable que le nom de Büchner était voué à disparaître des arguments avancés par Pécuchet dans la fiction. La référence bibliographique ne sert ici que de repère temporaire à Flaubert.

En ce qui concerne les idées soutenues par Bouvard, on assiste à un phénomène génétique comparable mais qui a commencé à l'étape précédente. En effet, deux références placées entre parenthèses se trouvent sur l'avant-dernier scénario (Brouillons, vol. 9, folio 1123). La première, « éclairage par ~~l~~/des murs lumineux (vie moderne) », est à interpréter comme un renvoi fait à un article de la revue *La Vie moderne*. Elle est remplacée, dans le scénario suivant par la citation exhaustive du passage visé :

> éclairage des maisons : on emmagasinera la lumière, /car/ il y a des corps qui ont cette propriété, comme le sucre, la chair de certains mollusques & le phosphore de Bologne. On sera tenu de faire badigeonner */les façades des* / maisons avec la substance phosphorescente. & leur radiation éclairera les rues.

Or ce texte est extrait d'un article du 6 décembre 1879, dû à la plume de Henry Vivarez et intitulé « Chronique scientifique. L'éclairage de l'avenir », qui se trouve recueilli dans les

dossiers documentaires du roman. Bien que la coupure ne porte aucune marque de sélection qui aurait permis à Flaubert de retrouver le passage plus rapidement et attesterait son choix, il est indubitable que c'est bien lui qu'il recopie dans le dernier état scénarique de l'épisode.

Le processus génétique est plus avancé en ce qui concerne la seconde référence bibliographique repérable dans le discours de Bouvard. En effet, l'avant-dernier scénario voit à la fois la rature de la référence dans le corps du texte et l'immédiat recopiage en marge du texte visé, ce qui explique que le dernier scénario ne présente plus, quant à lui, aucune référence bibliographique explicite en lien avec ce passage. Dans le corps de la page de l'avant-dernier scénario, on lit donc la référence barrée :

~~une manière de voyager : Ballons (devoirs américains. 158. / *bateaux en verre*~~

en marge, le texte visé :

inventions futures / manières de voyager – Ballons / & bateaux sous-marins / avec vitres. – on verra / passer les poissons. / & les paysages du / fond de l'océan.

texte qui est repris seul dans le dernier scénario :

invention futures : manières de voyager. Ballon. Bateaux sous-marins avec / vitres – par un calme constant, l'agitation de la mer n'étant qu'à la / surface – on verra passer les poissons & les paysages au fond de l'océan –

Cette évocation plaisante a une origine inattendue puisqu'elle est issue de l'un des *Devoirs d'écoliers américains*, recueillis à l'occasion de l'Exposition de Philadelphie de 1876, qu'a édités Ferdinand Buisson. Flaubert a lu et utilisé cet ouvrage pour documenter le début de son chapitre X qui porte sur l'éducation des deux enfants Victor et Victorine. Mais rien dans les notes qu'il a alors prises ne concerne ce devoir précis intitulé « Dans cent ans » et dont l'inventif auteur est une petite « Maggie S. » âgée de 12 ans. Elle imagine en effet deux modes de transport futuristes. Le premier est aérien :

Maintenant nous pouvons aller en Europe en trois jours, non pas par terre ou par eau, mais par les airs, en ballon. Il y a des stations de ballons dans tous les endroits importants ; des lignes de ballons partent des villes toutes les heures.

Le second mode de transport est sous-marin :

Les navires font voile sous l'eau et on les emploie beaucoup à la place des anciens navires qui allaient si lentement. Ils ont de grandes fenêtres en verre, près desquelles on peut rester assis toute la journée et contempler les curieux habitants de la mer, les belles herbes marines et les milliers de coquillages.

De l'examen de ces deux exemples ressort une évidence : les habitudes de Flaubert se sont modifiées ; sa gestion des matériaux documentaires n'est plus la même qu'au début de la rédaction de *Bouvard et Pécuchet*. Avec l'exemple de la citation extraite de *La Vie moderne*, on voit que le romancier n'annote plus une coupure de presse dont l'utilisation paraît instantanément épuiser tout l'intérêt, alors qu'il le faisait du temps où il emmagasinait des

matériaux plusieurs mois voire plusieurs années à l'avance. Ici, avec l'exemple du devoir de la petite « Maggie S. », on s'aperçoit que Flaubert n'hésite pas, alors qu'il est en train de rédiger un scénario, à retourner directement à un ouvrage pour y chercher un texte dont il a gardé le souvenir, mais qu'il n'avait pas éprouvé le besoin de mentionner lors de la prise en notes initiale.

À l'opposé, si des matériaux documentaires apparaissent brusquement dans les scénarios sans être préalablement passés par les étapes usuelles de collecte et de stockage, la consultation des dossiers documentaires du roman montre que des éléments qui avaient été explicitement recueillis dans le but d'illustrer cet épisode n'ont finalement pas été convoqués. Il en va ainsi pour une note de lecture prise sur un ouvrage de Bordas-Demoulin et Huet intitulé *Essais sur la réforme catholique*, consulté par Flaubert en juin 1874 dans la phase des grandes lectures préparatoires à la rédaction du roman. Sur la première page de ses notes, le romancier indique :

> progrès futurs de la civilisation
>
> L'homme pourra hausser baisser les températures. - pulvériser les montagnes avec l'électricité. gouvernera les saisons, créera des climats. La fécondité du sol n'aura pas de bornes.

Puis il ajoute une note de régie qui indique clairement qu'il a l'intention d'utiliser « pour la fin du chapitre X » les différents éléments textuels manifestant les « progrès futurs de la civilisation » qu'il a trouvés dans l'ouvrage de Bordas-Demoulin. Or aucun scénario de notre épisode ne porte une quelconque trace de cette note.

Il en va de même pour une coupure de presse appartenant au numéro du 9 décembre 1879 du journal *Le Voltaire*. Il s'agit d'un article citant lui-même un passage des *Tableaux de voyage* où Henri Heine, parcourant le champ de bataille de Marengo, laisse libre cours à ses aspirations révolutionnaires et se livre à une évocation lyrique de l'avenir d'une humanité enfin libérée de toutes ses chaînes :

> « Oui, nous aurons un beau jour ! oui, ce sera un beau jour, le soleil de la liberté réchauffera la terre plus joyeusement que toute cette aristocratie d'étoiles : une nouvelle génération fleurira, engendrée dans les embrassements de choix libres et non plus sur une couche de corvée et sous le contrôle de douaniers ecclésiastiques. Avec une naissance libre, se produiront aussi dans les hommes des pensées et des sentiments libres dont nous autres, esclaves nés, n'avons aucune prescience. — Oh ! ils auront tant de peine à imaginer combien était affreuse l'obscurité de la nuit dans laquelle nous vivions et quel horrible combat nous avions à soutenir contre des spectres hideux, des hiboux stupides et des criminels hypocrites !.... » Spectres, hiboux, chauves-souris, conspirateurs de dessert, prétendants en chambre, je vous attends à l'heure du dégel. En attendant, jouissez de votre reste et faites neiger vos petites colères sur la terre de France. C'est un bon fumier que la neige, et la récolte en sera meilleure. Malgré vous, « nous aurons un beau jour ! »

Cette citation est accompagnée en marge de la note de régie manuscrite : « À développer dans le mouvement final - (ch[apitre] X. - L'humanité libre et heureuse par la civilisation ». Pourtant, pas plus que celui de Bordas-Demoulin évoqué plus haut, ce passage ne semble avoir

été mobilisé par Flaubert pour élaborer les scénarios de l'épisode qui nous occupe. Ce cas de figure est assez rare pour être mentionné, l'écrivain ayant normalement une utilisation assez rigoureuse de sa matière documentaire. On peut certes penser que le travail de réunion des documents disponibles a seulement été interrompu par la mort subite de Flaubert … Mais on avancera plutôt une autre hypothèse qui serait que tout autant que les phénomènes d'inclusion documentaire soudaine (comme dans les cas de *La Vie moderne* et des *Devoirs d'écoliers américains*), ces rares exemples d'oubli de matériaux collectés indiquent que l'économie scripturale de l'écrivain se trouve profondément modifiée dans les derniers mois de son activité. Ce bouleversement d'habitudes qui étaient jusque-là particulièrement bien réglées peut être interprété comme un indice de l'urgence dans laquelle Flaubert se trouve alors – et des stratégies plus ou moins conscientes qu'il déploie pour accélérer l'avancement de son ouvrage. La brouille avec son ami Laporte dont la collaboration lui était si précieuse, la lassitude causée par un roman dont la rédaction n'en finit pas, la nécessité de trouver un secrétaire afin d'avancer dans le travail de copie indispensable à l'achèvement du second volume : tout est réuni pour que les automatismes et les aspects processuels de l'écriture se trouvent modifiés.

Au-delà de ce phénomène inattendu et massif, on voit aussi à l'œuvre dans la genèse de ce passage des processus d'épaississement fictionnel plus classiques, des cas de figure dans lesquels la référence exacte de la source documentaire n'est jamais indiquée, peut parfois être découverte, mais le plus souvent reste impossible à identifier avec précision car elle fait fond sur une épaisseur insondable de lieux communs et de concrétions textuelles, au sein de laquelle il est difficile d'isoler un élément particulier.

Par exemple, la conquête de la terre par l'Amérique, pronostiquée par Pécuchet, fait écho à une préoccupation alors (déjà) largement partagée en France. Les Goncourt voient ainsi dans l'Exposition universelle de 1867 une preuve certaine de « l'américanisation de la France, l'industrie primant l'art, la batteuse à vapeur rognant la place du tableau » (*Journal*, 16 janvier 1867). Flaubert relaie lui-même cette idée dans sa correspondance lorsqu'il y oppose « quelque chose de nouveau et d'amèrement rationaliste » (lettre à Edma Roger des Genette, [1867-1868]) à ce qui est « latin et antique » (lettre à George Sand, 21 mai 1870). Les dossiers documentaires du roman conservent plusieurs traces de cette prévention, dont une coupure de presse rangée dans la rubrique « Réclames » du second volume en gestation. S'y trouve relatée une représentation du *Faust* de Gounod au théâtre de Boston qui met en scène une « Marguerite faisant marcher, au lieu du rouet traditionnel, une superbe machine à coudre » tandis que « tombe du cinquième une véritable pluie de prospectus annonçant la mise en vente d'un nouveau système de machine à double fil ».

En revanche, et je terminerai par cela l'exploration partielle des éléments rassemblés dans les scénarios de cet épisode, une origine documentaire précise pourrait être assignée à deux d'entre eux bien qu'elle ne soit jamais explicitement mentionnée. Il s'agit tout d'abord de la proposition « Sans lumière / pas de vie » avancée par Pécuchet pour légitimer sa prédiction d'une fin du monde causée « par la cessation du calorique ». En effet, le premier article de Büchner recueilli dans *Science et nature* est intitulé « Vie et lumière ». Il porte sur le discours que le philosophe et physiologiste néerlandais Moleschott a prononcé lors de l'ouverture de son cours à Zurich, le 21 juin 1856, dans lequel il montre l'intime corrélation de ces deux idées (« Sans lumière, point de vie ! », écrit Büchner). Il est vraisemblable que Flaubert avait relevé cette proposition dans ses notes.

Enfin, le retour à la barbarie évoqué par Pécuchet s'accompagne d'un « délire de la Science » qui pourrait bien être un renvoi implicite à un ouvrage que Flaubert réclame à son ami Du Camp en janvier 1880 alors qu'il prépare son dernier chapitre : « te souviens-tu de m'avoir parlé d'un livre (j'en ai oublié le titre et l'auteur) prédisant la *Fin du monde par le développement exagéré de la science* » ? (lettre à Du Camp, [24 janvier 1880]). Du Camp ne retrouve pas l'ouvrage dans sa bibliothèque, ni ne parvient à se souvenir de son titre exact (seulement que « Ça date au moins de 25 ans, sinon plus » et que le sous-titre devait être : « *ou la fin du monde par la science* »), mais il donne à son ami « l'économe générale du livre » (lettre de Du Camp à Flaubert, [26 janvier 1880]). On ne sait pas comment Flaubert a finalement identifié l'ouvrage de Eugène Huzar, *La Fin du monde par la science* (Paris, Dentu, 1855), mais il est certain qu'il l'a consulté puisque des notes de lecture sont recueillies dans le dossier intitulé : « Morale – éducation – Phrénologie – administration ». En particulier, le dernier item relevé par le romancier est vraisemblablement à l'origine de l'idée d'un « délire de la Science » que Flaubert prévoyait de placer dans la bouche de Pécuchet :

> L'Humanité périra par excès de science et d'orgueil. Elle maniera des forces de la nature tellement puissantes qu'elles la briseront.

Pour construire la vision antithétique que ses deux personnages proposent de l'avenir de l'humanité, Flaubert a donc eu recours à une ample documentation dont la gestion, en s'éloignant des processus rigoureux de repérage et d'intégration auxquelles elle s'astreignait jusque-là, révèle un changement d'état d'esprit de l'écrivain, vraisemblablement dû à l'attente anxieuse d'une terminaison.

Cependant, cette manière clivée qu'ont les personnages d'envisager l'avenir de l'humanité dans la fiction n'appartient pas à Flaubert lui-même. Elle est le résultat d'une construction scénarique à visée « exposante ». Certes, l'écrivain partage des idées qui consonent plus souvent avec celles de Pécuchet qu'avec celles de Bouvard. Il perçoit déjà que « l'humanité tourne au

bête » et qu'« il se fait donc, à côté des machines, quantité d'hommes-machines » (lettre à Louise Colet, 14 [août 1853]). Il sait que la moralité n'est pas une valeur d'avenir car les sociétés, « étant organisées comme des mécaniques, n'auront pas besoin d'âme ». Le commerce prendra finalement le pas sur l'esprit :

> À mesure que l'humanité se perfectionne, l'homme se dégrade; quand tout ne sera plus qu'une combinaison économique d'intérêts bien contrebalancés, à quoi servira la vertu? (Lettre à Louise Colet, [7 octobre 1852.])

Cette sinistrose diffuse connaît son acmé au moment de la guerre franco-prussienne de 1870 :

> J'en veux à mon époque de m'avoir donné les sentiments d'une brute du XII^e^ siècle. Quelle barbarie ! quelle reculade ! Je n'étais guère *progressiste* et humanitaire cependant ! N'importe, j'avais des illusions ! Et je ne croyais pas voir arriver la *Fin du monde.* Car c'est cela ! nous assistons à la fin du monde latin. Adieu tout ce que nous aimons ! Paganisme, christianisme, muflisme. Telles sont les trois grandes évolutions de l'humanité. Il est désagréable de se trouver dans la dernière. (Lettre à Marie Régnier, 11 mars 1871.)

« Fin du monde », ou plutôt fin *d'un* monde… Pour Flaubert, le passage d'un monde au suivant est incessant : pas de catastrophe définitive à redouter ni de progrès continu à attendre. Le devenir n'est pas orienté, l'histoire n'a pas de but assigné. La question de l'avenir de l'humanité est donc un faux problème : « Tout le bavardage que l'on dépense là-dessus me paraît stérile, et anti-scientifique » (lettre à la princesse Mathilde, [20 mars 1879]), affirme l'écrivain. Seul importe le présent en ce qu'il réalise incessamment la transition entre le monde qui meurt et celui qui advient :

> Je vois un passé en ruines et un avenir en germe, l'un est trop vieux, l'autre est trop jeune, tout est brouillé. Mais c'est ne pas comprendre le crépuscule, c'est ne vouloir que midi ou minuit. Que nous importe la mine qu'aura demain ? (Lettre à Louis Bouilhet, 4 septembre 1850.)

Face à cette « évolution perpétuelle de l'humanité » (lettre à Mlle Leroyer de Chantepie, 18 mai [1857]), l'art seul semble pouvoir constituer un repère et proposer un étalon pérenne :

> […] l'amour de Glycère ou de Lycoris passera encore par-dessus des civilisations futures. L'art comme une étoile voit la terre rouler sans s'en émouvoir ; scintillant dans son azur le beau ne se détache pas du ciel. (Lettre à Louise Colet, [30 août 1846].)

Le fin mot de l'histoire et le produit du travail antithétique qu'a opéré la fiction romanesque à propos de l'avenir de l'humanité seraient alors peut-être qu'il ne faut être « ni dupe ni charlatan » (lettre à Mlle Leroyer de Chantepie, [16] janvier 1866), ne pas plus attendre une catastrophe finale qui serait le signe d'une dignité particulière pour l'humanité qui la connaîtrait, que parier sur une amélioration continue et indéfinie :

> Fataliste comme un Turc je crois que tout ce que nous pouvons faire pour le progrès de l'humanité ou rien, c'est absolument la même chose. Quant à ce progrès j'ai l'entendement obtus pour les idées peu claires. (Lettre à Louise Colet, [6 ou 7 août 1846])

Cela n'empêche pas Flaubert, en dépit du fond pessimiste de son tempérament, d'entretenir un rapport rêveur et poétique avec certains éléments caractéristiques du progrès technique : non pas les locomotives, qu'il conspue incessamment (voir le tableau de Pellerin dans *L'Éducation sentimentale*), mais les ballons, qui suscitent chez lui une « vraie admiration » (lettre à Louise Colet, [26 juillet 1852]). Le *Dictionnaire des idées reçues* propose deux définitions antithétiques du terme :

- « Avec les ballons on finira par aller dans la lune. »

- « On n'est pas près de les diriger. »

Mais plus qu'aux discours qui enrôlent les ballons dans des argumentaires stériles, Flaubert s'attache à ce que doivent ressentir ceux qui, grâce à eux, peuvent s'élever dans les airs. Bouvard et Pécuchet perdus dans les méandres du système spinoziste en présentent une version assez inquiétante : « Il leur semblait être en ballon, la nuit, par un froid glacial, emportés d'une course sans fin, vers un abîme sans fond, – et sans rien autour d'eux que l'insaisissable, l'immobile, l'éternel. » Mais c'est sous un jour beaucoup plus riant que l'écrivain rêve le futur de ce nouveau mode de locomotion qui donnera un jour accès à des territoires alors inaccessible : « L'homme de l'avenir aura peut-être des joies immenses. Il voyagera dans les étoiles, avec des pilules d'air dans sa poche » (lettre à Louis Bouilhet, 19 décembre 1850).